Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 19

Artikel: Le battoir
Autor: Aicard, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185780

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

siège de Girone, en Espagne, placée sous les ordres d'un général fribourgeois, Jean *Amey*, d'Albeuve. Né en 1767, dans le village gruérien que chacun connaît, Amey était sous-officier dans le régiment de Castella qui fut licencié avec toutes les troupes suisses par décret du 20 août 1782. Mais, quatre jours après, la République française voulant retenir à son service les soldats dont elle appréciait la valeur, publia une loi en vertu de laquelle les soldats étrangers qui s'engageraient dans l'armée nationale seraient considérés comme Français. Amey passa alors, avec plusieurs de ses camarades, dans un bataillon d'infanterie légère, et, depuis, nous le rencontrons faisant, en qualité d'adjudant-major, la campagne de 1793 contre les royalistes vendéens, puis, passant à l'armée des Alpes et arrivant de grade en grade à celui de général de brigade, au 18 brumaire se distinguant à St-Cloud par son attitude énergique, en 1802 réprimant dans le canton de Vaud l'insurrection causée par la perception des censes *(Bourla-Papey)*, puis à St-Domingue, puis en Espagne, et plus tard encore à la tête de nos régiments suisses, en Russie et en Allemagne. Mais nous ne voulons pas trop empiéter sur l'intéressante publication dont nous venons de donner un avant-goût, et nous nous arrêtons.

M. Jean Aicard, dont les séances littéraires obtiennent partout les plus brillants succès, et qui tout dernièrement encore réunissait à Lausanne un si nombreux auditoire, a bien voulu nous autoriser à reproduire quelques fragments de son poème *Miette et Noré*. Nous commençons aujourd'hui par le morceau suivant où l'on remarquera le talent descriptif du poète provençal et les images charmantes dont il sait toujours émailler le récit. Le *Battoir* est une page délicieuse qu'il faut lire deux fois pour en apprécier toute la saveur.

Le battoir.

Flic, floc ! c'est le battoir, floc, sur le linge blanc
Que frappe aussi l'éclat du soleil aveuglant ;
Floc, l'écume jaillit et vogue à la dérive
Par gros flocons, sur l'eau peu profonde mais vive ;
Floc, elle y tombe en pluie, en étincelles d'or ;
Flic, et l'eau qu'elle ride en est plus gaie encor.
Ainsi quand vous riez, ô jeunesses coquettes,
Votre joue aussitôt se plisse de fossettes,
Et vous le savez bien, et vous riez souvent !
Ainsi fait en avril l'eau pure sous le vent,
Ainsi fait la rivière autour de la laveuse.
Flic, floc ! le linge blanc se soulève et se creuse,
Car le battoir l'abat dès que l'air l'a gonflé...
Il devient comme neuf le linge — qu'a filé,
Tous les soirs, en chantant, durant sa vie entière,
Mère-grand, aujourd'hui couchée au cimetière...
Flic et floc ! c'est qu'on veut le dimanche être beau
Et propre ! et qu'y faut-il ? un peu de peine et d'eau.
Le meilleur travailleur, pardi, pense au dimanche !
Flic, floc ! l'arbre verdoie et l'aubépine est blanche ;
C'est le beau temps des nids, c'est le mois des amours,
Flic, floc ! l'herbe d'amour reverdira toujours.
Floc, vient un rossignol se poser sur la rive,
Cherchant pour ses petits un peu de bonne eau vive,
Et de sa queue en bas et de sa queue en l'air,
Imitant le battoir, il reste là tout fier.
La laveuse le voit et pense qu'il se moque ;
C'est qu'il lui dit avec son grand œil équivoque :
« Flic et floc, c'est le temps d'aimer ; à quand ton tour ? »
Le rossignol sait tout, dès qu'il s'agit d'amour !
Il sait même le nom de celui qu'on préfère...
Aimer bien, bien chanter, c'est tout ce qu'il sait faire...
Avec sa queue il sait encor — flic, il faut voir ! —
Pour railler la laveuse imiter le battoir !
Flic, floc ! Elle a quinze ans... Le rossignol s'esquive...
C'est qu'il a vu venir quelqu'un sur l'autre rive.
Flic, floc ! Les yeux baissés, petite, tu le vois,
Ce passant ! — C'est Noré. . . . . .
Il marche, fouettant l'herbe avec une baguette.
Sans doute il va passer sans avoir vu Miette ?
Mais floc, floc ! le battoir, — qui me dira pourquoi ? —
Se fâche et bat plus fort... « Tiens, Miette, c'est toi ? »
Fait le gars s'arrêtant sur la berge opposée.
Mais le battoir est sourd ; toute fille est rusée ;
Le linge claque ! l'eau bourdonne ! à quatre pas,
Sous ces arbres qui font ramage, on n'entend pas !
Et la belle laveuse, à son linge attentive,
Rattrappe un mouchoir blanc — qui part à la dérive...
Oh ! ce n'est pas d'ailleurs qu'on soit coquette, non ;
Mais Honoré, — Noré, — c'est là son petit nom —
Est un gars trop cossu pour une pauvre fille,
Flic, floc, oh ! beaucoup trop ! Que dirait la famille ?
Et c'est pourquoi, battoir en main, et cœur battant,
Elle le suit des yeux, — sans les lever pourtant !
« Lève les yeux au moins ! car je veux que tu voies
Ce grand foulard soyeux, le plus beau prix des Joies,
Que j'ai gagné, regarde, aux courses l'an passé...
. . . . . .
Il dit, et le foulard qu'il pose sur des branches,
Dans les verts aubépins fleuris d'étoiles blanches,
Drapeau d'amour, pourpré comme un coquelicot,
Flotte. — « Viens le chercher ! dit le gars. »
Point d'écho.
Flic, floc, c'est le battoir, mais pas d'autre réponse.
Le gars s'éloigne, et sous les hauts buissons s'enfonce,
Par de petits sentiers qui vont je ne sais où. . . . . .
. . . . . .
Flic, le battoir est lent ; et floc, il va se taire ;
Flic, il est loin, Noré. La rive est solitaire.
Mais s'il s'était caché ? Mion ne le croit pas.
N'est-ce pas lui, tenez, qui disparaît là-bas ?
Elle a vu remuer la branche à son passage,
Près du pont. Il est loin. Il va vers le village.
Flouc ! le battoir jeté sur le linge est muet...
« Ma mère ! Il m'a semblé tout près qu'on remuait ? »
Non, ce n'est rien. Alors, bien seule, — elle en est sûre, —
La fille en jupons courts fait sauter sa chaussure.
Souliers et bas ôtés, la voici les pieds nus,
Ses jupons retroussés à deux mains retenus,
Et le regard fixé sur le foulard qui flotte.
Un coup d'œil aux entours, le dernier... L'eau clapote ;
L'eau rit en cercles d'or et fait un bruit charmant ;
Jamais eau n'a chanté ni couru plus gaîment ;
Elle s'enroule aux pieds de la fille amoureuse,
Y monte, et sur son lit sonnant de roche creuse
Où mille cailloux vifs luisent comme des yeux
S'écarte à chaque pas par bonds capricieux !...
De l'eau sur les orteils et puis sur la cheville,
Au milieu du ruisseau que penserait la fille,
Baignant jusqu'à mi-jambe, et dans tout l'embarras
Où ses jupons flottants retiennent ses deux bras,
Si — détournée un peu du foulard qui palpite —
Elle voyait, — aï ! aï ! — sur le bord qu'elle quitte,
Entre d'épais rameaux écartés pour mieux voir,
Deux yeux noyés de trouble, étincelants d'espoir !
Mais ne les voyant pas, elle se préoccupe —
Seulement — de ne pas mouiller trop haut sa jupe,
Pour n'être pas grondée à la maison, ce soir.

Elle avance, tranquille... Et qu'elle est belle à voir !
Que sa jambe est bien faite et lisse, sa peau fraîche,
Duvetée, et pareille en couleurs à la pêche !
Voici la rive atteinte et le foulard est pris,
Quand tout à coup... quel rire éclatant et quels cris !
« Ah ! Ah ! » elle a jeté le beau foulard de soie...
« Ah ! Ah ! » ce sont des cris et des rires de joie...
C'est Noré qui franchit le ruisselet d'un bond !
Elle court ! il la suit sous le taillis profond...
« Ne cours pas ! tu mettras le pied sur quelque épine !
Vas-tu fuir, déchaussée ?... Ah ! je te tiens, — coquine ! »
— « Ma mère ! » Il est déjà trop tard pour refuser,
Et quand elle a senti sa joue et son baiser :
« De sûr, de sûr, dit-elle à lèvres demi-closes,
De sûr tu me plais bien, Noré ; mais que tu l'oses,
Que tu sois revenu, voleur en te cachant,
Je n'aurais jamais cru cela de toi, méchant ! »

Tempête.

Tempête, qu'on lâi desâi dinsè po cein que l'étâi on tot terriblio, avâi on dzo prâi onna bombardâïe que n'ousa pas sè montrâ à sè dzeins quand l'est que rarevà à l'hotô, et ein atteindeint que cein aussè passâ, s'einfatè dein la grandze, et tant bein què mau, sè va aguelhî per su la tetse dè fein po étrè tranquillo. Ora ne sé pas se s'étâi cutsi trâo âo fin bord, âo bin se ein dzevateint l'a rebattâ, mâ tantïa que lo pourro coo s'est dérotsi avau et que l'est venu s'étaidrè dein on moué dè clliousin qu'étâi su lo cholâ découtè la tetse. Ma fâi lo pourro Tempête, émochenâ, eimbrelicoquâ et onco à mâiti eintoupenâ, sè reveillè, coumeint bin vo peinsâ, sein savâi iô l'in îrè ; adon ye preind poâire et sè met à criâ âo séco et à boeilâ qu'on posséda :

— Eh mon Diu ! veni vâi vairè se ne su rein tiâ !

Le troublon.

M. Auguste M..., municipal et inspecteur du bétail d'une petite commune du pied du Jura « ne les attachait pas. » Il justifiait en tous points cette expression populaire que lui appliquaient souvent ceux qui le connaissaient. Poussant l'économie jusqu'à ses extrêmes limites, il caressait depuis longtemps une idée devant l'exécution de laquelle il reculait chaque jour. Plusieurs de ses combourgeois étaient déjà partis pour l'Exposition universelle, mais quoiqu'il grillât d'envie de les suivre, il n'avait pas encore pu se résigner a faire un pareil trou à son porte-monnaie.

Et puis comment laisser tout son entrain de campagne au moment des moissons ?... Les domestiques travailleraient-ils consciencieusement lorsqu'ils ne seraient plus sous sa surveillance ?... Sa femme, ses enfants ne feraient-ils pas trop de dépense ?... Le blé serait-il rentré à temps ?... Telles étaient les idées qui se pressaient dans cet esprit enclin à la méfiance, et qui mettaient ainsi une barrière infranchissable entre le municipal M. et le train qui devait l'entraîner à Paris.

Enfin, un beau jour, sous l'influence d'une spéculation heureuse, au bout de laquelle plus de 4000 francs étaient à palper, vivement encouragé par sa famille impatientée à la vue de tant d'hésitations, stimulé par le départ de voisins moins riches que lui, il se décida à faire son sac qu'il bourra de provisions de bouche, afin de ne pas trop dépenser au restaurant.

Avant de partir, M. M... s'était assuré des clés de son bureau fermé à double tour ; il avait fait une inspection rigoureuse de sa cave, compté les bouteilles de vin vieux et sondé les divers vases avec une longue baguette.

Il était tout particulièrement préoccupé d'un petit tonneau plein jusqu'à la bonde d'un excellent Villeneuve qu'il se proposait de mettre en bouteilles dès son retour de Paris. Le mettre à l'abri de toute atteinte était pour lui chose importante. A ce propos, une idée lui vint qui le tranquillisa. M. M... prit un morceau de craie blanche et écrivit en belle bâtarde, au-dessus du robinet : Troublon.

— Là, dit-il, personne n'y touchera !...

Pendant l'absence de son mari, madame M..., qui allait chaque jour à la cave tirer le vin pour les repas, remarqua cette inscription. Et comme la femme est toujours curieuse, elle s'approcha du vase, tourna le robinet et tira un quart de verre. « Il s'est pardine bien éclairci, ce troublon, se dit-elle, je suis sûre que nos hommes le boiraient bel et bien par ces chaleurs. » Et de remplir ses six bouteilles.

Voyant que personne ne faisait la grimace et que le troublon se buvait à merveille, elle continua les jours suivants, toute glorieuse de la reconnaissance que son mari ne pourrait manquer de lui témoigner au sujet de l'économie qu'elle venait de réaliser.

Au retour du municipal, le niveau du vase avait baissé des deux tiers. De là une scène que notre plume n'essaiera pas de décrire. Les domestiques auxquels, comme on le pense bien, la chose n'avait point échappé, faisaient de bons rires et se disaient entre eux : *T'â bio criâ, cein qué bu est adî bu.*

L. M.

Trois paysagistes sont en promenade. Ils font la connaissance d'un bourgeois amateur de tableaux, qui les invite à venir le voir à la ville. Attendez, leur dit-il, je vais vous donner ma carte... Ah ! bon, voilà que je n'ai pas de carte sur moi, avez-vous un crayon ?

Les peintres se regardent, fort surpris, puis ils se fouillent ; pas de crayons.

— C'est étonnant, fit le bourgeois, que vous autres, des peintres, n'ayez pas de crayons, vous n'êtes pas des artistes.

— Heu ! étonnant, pas trop, nous ne portons jamais rien dans nos poches, ça gêne pour travailler.

Le bourgeois avise un cabaret.

— Permettez-moi de vous offrir quelque chose, nous trouverons là de quoi écrire.

En effet, la maîtresse du cabaret donne une plume et de l'encre, puis demande :